

Toutes remplies d'enjouement et de vivacité, ses satires, à part quelques vers légèrement épicuriens, tendent généralement à propager la bienséance et le bon goût :

“ Les troupes de charlatans, mendiants, bouffons et parasites, toute cette engeance est fort affligée de la mort de Tigellius ; c'était un homme si libéral !

Cet autre, au contraire, tant il a peur de passer pour prodigue, ne voudrait pas donner à son ami, dans le besoin, de quoi se garantir du froid et de la faim.

Demandez à celui-ci pourquoi, fils ingrat et dénaturé, il dévore gloutonnement la fortune immense de son père et de son aïeul ; c'est qu'il ne veut pas se faire regarder comme un lâdre et une âme de boue.

Fusidius craint qu'on ne l'accuse de dissipation, tout riche qu'il est en fonds de terre et en bonnes obligations, aussi retient-il d'avance cinq par cent par mois sur ses capitaux, et plus un homme est mal dans ses affaires, plus il se hâte de le ruiner. Il aime surtout à coucher sur ses livres ces jeunes novices qui viennent de prendre la robe virile et qui ont des pères un peu

Qu'on me demande maintenant à quoi tend ce discours ; le voici ; quand les sots veulent éviter un excès, ils tombent dans l'excès contraire ; *Ruflius sent le musc, et Gargonius le bouc.*” 1

A la mort d'Auguste, le despotisme change de nature ; la chaîne, que la politique de ce prince avait dissimulée sous les fleurs, apparaît dans toute sa réalité. Le trouble et la crainte remplacent la paix et la sérénité du règne précédent.

Si, d'une part, les arts et les sciences sont négligés, d'autre part, le stoïcisme, que Cicéron accusait d'avoir infecté jusqu'à la poésie, commence à se répandre de nouveau avec plus de rapidité que jamais.

Ce fut à cette école, et sous les soins d'un de ses maîtres les plus éminents, 2 que Perse fut élevé.

La satire III<sup>e</sup> dans laquelle l'auteur reproche aux jeunes nobles leur inertie et leurs débauches, et les invite à l'étude de la philosophie, nous révèle la prédilection du poète pour la maxime des Stoïciens : *Mens sana in corpore sano.*

Moins enjoué qu'Horace, Perse se rapproche par sa manière de

Dans vos discours malins plus aigre et plus mordant,  
Qu'une femme en furie ou Gauthier en plaidant.

.....  
Que vous ont fait Perrin, Pradon, Bardin, Hainault,  
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,  
Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches,  
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ces deux satires sont tout à fait dans le goût du poète latin.

1 Sat. II, liv. I.

2 Cornutus.